

# **Landesbibliothek Oldenburg**

**Digitalisierung von Drucken**

## **Histoire De Sir Charles Grandison**

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par  
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit  
de l'Anglois

**Richardson, Samuel**

**Göttingue [u.a.], 1756**

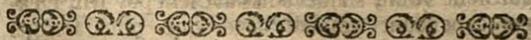
Lettre XVIII. Miss Byron. Suite.

**urn:nbn:de:gbv:45:1-2099**

venir importun! Cependant quand nous sommes troublés par des réalités, des ombres se présentent officieusement à une imagination agitée, comme des réalités.

*Vendredi à midi.*

Ma Grand-Mère est venuë... Lucy, Nancy sont venuës... O que mes deux cousines ont été affligées de notre inquiétude! Mais ma Grand-Mère s'est jointe à Mr. Deane pour croire le mieux. Je me suis dérobee. Mais le voilà, il est venu! Comment ferai-je pour retenir mon dépit? Il me trouvera en bas. Je verrai l'air qu'il aura en entrant... s'il a l'air négligent... s'il fait de légères excuses...



## L E T T R E XVIII.

*Miss BYRON. suite.*

*Vendredi à 2. heures.*

Je me suis encore dérobee pour vous dire de quoi il est question. Je ne serai plus pétulante... Cher Sir Charles, pardonnez moi! Que nous étions tous méchans, excepté ma Grand-Mère, & Mr. Deane, en blâmant un homme qui ne peut être coupable d'une faute volontaire! Nous sommes entièrement en faute, ma tante & moi... ma tante avoit-elle jamais été en faute auparavant?

Nous étions tous ensemble quand il est entré. Il s'est présenté de cet air noble, qui gagne tout le monde à la première vuë. Combien,

a-t-1

a-t-il dit, s'adressant à tous, n'ai-je pas souffert, étant empêché par un malheureux homme de vous venir voir plutôt!

Vous voyez, ma chère, qu'il ne m'a point fait d'excuses, comme s'il eût supposé que j'eusse été mortifiée par son absence. J'en avois peur. Je sai que j'avois l'air fort grave.

Il s'est adressé ensuite en particulier à chacun, à moi premièrement; ensuite à ma Grand-Mère; & prenant une de ses mains entre les siennes, & se baissant; je me réjouis de vous voir, Madame, a-t-il dit; Je me rapellerai toujours avec reconnoissance votre dernière faveur. Il me paroît que vous êtes bien. Votre Mifs Byron fera bien, si vous l'êtes; & notre joie à tous sera alors complete.

Elle baissa la tête, charmée de son compliment: j'avois encore un peu de mauvaise humeur; autrement j'aurois été bien aise aussi qu'il fit dépendre ma santé de celle de ma Grand-Mère.

Madame, dit-il à ma tante, je crains que vous ne m'aiez attendu pour le déjeuner. Une très-impertinente visite. Elle m'a mis de mauvaise humeur. Je n'osois vous laisser voir, ni à vous, ajouta-t-il en me regardant, combien je pouvois être de mauvaise humeur. Je suis naturellement passionné; mais la passion est une laide chose, qui défigure si fort, que si je puis l'éviter, je ne veux pas que ceux que j'aime m'y voient jamais.

Je suis fâchée, Monsieur, dit ma tante que vous aiez rencontré quelque chose qui vous ait fait de la peine.

Mon oncle n'étoit pas encore calmé. Il étoit aussi

aussi de mauvaise humeur en faveur du point d'honneur de la petite qu'il honore de son amour jaloux. Comment, comment cela, Sir Charles ? dit-il.

Ma tante lui présenta Lucy & Nancy ; mais avant qu'elle pût les nommer... Miss Selby, dit il, la Lucy de Miss Byron, je suis sûr. Miss Nancy Selby... Je vous connois, Mesdames, & je connois vos liaisons avec Miss Byron... Honorez moi de votre approbation ; elle me donnera des esperances de la sienne.

Se tournant alors vers mon oncle, & Mr. Deane, & prenant une main de chacun... Mon cher Mr. Deane, me sourit, dit-il... Mais Mr. Selby a l'air grave.

At-ten-tif seulement Sir Charles à la cause qui vous a mis de mauvaise humeur, c'est tout...

La cause, Mr. Selby!... Sachez donc que j'ai eu dans mon auberge un homme, qui a voulu employer la violence avec moi. Vous savez que je ne suis pas un homme querelleux. Il a eu la hardiesse de déclarer qu'il avoit des prétensions sur une Dame de cette compagnie, qu'il étoit déterminé à maintenir.

O ce Greville, dit ma tante...

J'étois prête à m'évanouir. Malheureuse Harriet ! pensai-je dans cet instant, faut-il que je sois toujours une occasion d'embarras pour cet excellent homme !

Cher, cher Sir Charles, dit chacun, tout à la fois, comment, comment, cela s'est-il passé ?

Tous deux en sûreté ; tous deux sans aucun mal, repliqua-t-il. Ne parlons plus de ce témé-

mé-

méraire à présent. Il est à plaindre. Il aime Miss Byron jusqu'à en perdre l'esprit.

Voilà ce que font vos délicatesses! dit tous bas mon oncle à ma tante; extravagantes délicatesses! Laisser aller un tel homme à l'auberge! Misérable point d'honneur! Se tournant alors vers Sir Charles... Pardonnez moi, mon cher Monsieur... J'étois un peu sérieux, il faut que je l'avouë. (Je tirai mon oncle par la manche, craignant qu'il n'en dît trop pour expier son sérieux) Je, je, j'étois un peu sérieux, il faut que je l'avouë... Je, je, je craignois qu'il ne fût arrivé quelque chose... ajouta-t-il en tournant ce qu'il alloit dire... de trop libre, ajouterai-je?... Difficilement l'auroit-il fait, s'il eût dit ce qu'il vouloit; quoique machinalement une délicatesse excessive me fit tirer mon oncle par la manche presque involontairement; car mon cœur auroit fait dire à mes lèvres les choses les plus obligeantes; mais ma peine étoit trop grande pour leur permettre de lui obéir.

Il faut que je descende, Lady G... On me demande, c'est justement l'heure du dîner... J'ajouterai seulement que pendant que j'y étois, Sir Charles tâchoit d'éviter de parler plus au long de l'affaire entre lui & ce misérable... Peut-être l'auront-ils fait parler depuis que je suis montée.

\* \*

Je serai si fière, ma chère!... Il a dit mille belles choses de votre Harriet, pendant sa courte absence! Qu'il est respecté, qu'il est admiré par tous mes parens! Ma Grand-Mère avec  
 tou-

toute son égalité d'ame , a bien de la peine à supprimer les émotions de sa joie. Et il montre une tendresse si respectueuse pour elle, qu'il auroit gagné mon cœur par là, s'il ne l'avoit pas eu auparavant.

Il a encore évité de faire le recit de l'insulte de cet homme. Il suposoit que Mr. Greville le feroit lui-même. Il avoit envie de savoir s'il se montreroit homme d'honneur dans le raport qu'il en feroit. Dieu soit loué, dit-il, de ce que je n'ai fait aucun mal à un homme qui se vante de sa passion pour Miss Byron, & de son voisinage avec sa famille!

Sir Charles fut placé à côté de moi à table: vous dites que je ne puis entrer dans trop de détails... Il étoit si aisé, si poli; quelque chose de si heureusement dit, selon l'occasion, à chacun de ceux qui étoient à table... O ma chère! J'ai été suffisamment rassurée, car tout le monde l'aime, aussi bien que moi. Vous avez bien voulu prendre une idée favorable de nos domestiques... Ils sont bons, & sensés. Quel respect pour lui, quelle joie pour leur jeune maîtresse, brilloient sur leur visage, pendant qu'ils servoient!

Mon cousin James, qui n'est jamais sorti de l'Angleterre, étoit fort curieux de s'instruire, des mœurs, des coutumes, des amusemens de differens pays... de l'Italie en particulier... Ah la chère Clémentine! Quelle diminution à ma joie, que ce souvenir! „ Les soupirs qui échappent de notre cœur,“ dit-il dans une de ses Lettres au Docteur Bartlet, „ nous rapelleront notre imperfection, au milieu de nos plus plaisirs;“

Tom. VI.

E

„sirs;“



„ firs;” & il ajoute ; „ il convient que cela soit ainsi.” Et dans quelle occasion écrit-il cela ? O ma Charlotte, c'est moi qui en étoit l'occasion. C'étoit en se ressouvenant obligamment de moi. Il n'auroit pu écrire ainsi, si votre Harriet lui eût été indifférente, même dans ce tems-là.

Je crains si fort les remarques de mon oncle, que je n'ose presque regarder Sir Charles. Et il doit tout-à-l'heure retourner dans cette malheureuse auberge... On s'étonne de mes fréquentes absences, c'est pour vous obliger, Lady G., & pour m'obliger moi-même. C'est un grand plaisir que de faire part de ses plaisirs, à une amie qui s'intéresse, autant que vous le faites, à mes plus chers intérêts.

Vous connoissez & vous admirez la complaisance de ma Grand-Mère pour les amusemens de la jeunesse. Elle engagea Lucy à nous donner un air sur le clavecin, à dessein, comme je le voyois, de m'engager ensuite. Nous obéîmes toutes deux.

Je me trompai une fois un peu dans un air Italien ; avec quelle charmante manière il me redressa, touchant le clavier lui-même, pendant une ou deux minutes ! Tout le monde le pria de continuer, mais il me remit la place d'une façon si polie, que nous fumes tous satisfaits de ses excuses.

Mon pauvre cousin James s'est mis tout d'un coup dans l'esprit d'aller voyager ; comme si (imbécille jeunesse !) les voyages en devoient faire un Sir Charles Grandison !

Je viens de demander à votre frère si tout est fini

fini entre Mr. Greville & lui? Il dit qu'il l'espère, & qu'il le croit. Dieu le veuille; autrement je haïrai ce Greville!

\* \*

Mon oncle, Mr. Deane, & mon cousin James étoient trop épris de Sir Charles pour penser à se retirer, comme on auroit pu s'y attendre; & après quelque conversation générale, Sir Charles tira sa chaise entre ma Grand-Mère, & ma tante, & prenant la main de ma Grand-Mère, puis-je, dit-il, parlant bas, avoir un quart d'heure de conversation avec Miss Byron, en votre présence, Mesdames. Il n'y a ici à la vérité que des amis & des parens; mais il sera, je crois, plus agréable à cette chère Dame, que ce que j'ai à lui dire & à vous, soit redit à ces Messieurs, que s'ils l'entendoient.

Absolument, Sir Charles, dit ma Grand-Mère, qui dit alors tout bas à ma tante, Il n'y a point d'homme dans cette compagnie qui *pense*, excepté Sir Charles. Excusez moi, ma chère.

Au moment que Sir Charles s'adressa ainsi à elles en particulier, quoique je n'entendisse pas ce qu'il disoit, mon cœur commença à palpiter. Je me levai, & passai dans la sale de cèdre, suivie de Lucy & de Nancy. Les Messieurs paroissant faire la même reflexion, se retirèrent aussi dans un autre appartement. Ma tante vint à moi... Mon amour! Mais, ah! ma chère! comme vous tremblez!... Il faut que vous venez avec moi. Elle me répéta alors ce qu'il avoit dit à ma Grand-Mère & à elle.

Je n'ai point de courage... point du tout,

E 2

lui

lui dis-je. Si la crainte, si la timidité sont des signes d'amour, je les ai tous, Sir Charles Grandison n'en a point.

Certes, ma chère, dit Lucy, ne l'accusez pas de manquer d'égards, je vous conjure... *Egards*, ma Lucy! Quel pauvre mot est cela!... Si je n'avois que des égards pour lui, nous ferions plus près de l'égalité... A-t-il dit quelque chose de Mademoiselle Clémentine?

Ne faites pas la sottise, Harriet, dit ma tante. Vous étiez ordinairement...

*Ordinairement!*... Ah, Madame! Le cœur de Sir Charles est tout au moins un cœur partagé! Jamais je n'ai eu d'épreuve qu'à présent!

Je vous dis tous mes foibles, Lady G.

Ma tante me conduisit auprès de Sir Charles, & de ma Grand-Mère. Il s'avança quand j'entrâi, & de la manière la plus engageante, ma tante ayant pris sa place, il me conduisit à une chaise qui se trouvoit vacante entre elle & ma Grand-Mère. Il ne parut pas remarquer mon émotion, je m'en remis d'autant plutôt, & d'autant plutôt encore qu'il paroïssoit lui-même un peu embarrassé: cependant il s'assit & d'un air noble & cependant respectueux, sa voix devenant plus ferme à mesure qu'il parloit, il s'expliqua ainsi.

Jamais, Mesdames, quelqu'un ne se trouva dans des circonstances aussi singulières, que celles par où j'ai passé. Vous savez mon histoire. Vous savez quels ont été une fois les embarras de ma situation vis-à-vis d'une famille que je dois toujours respecter, d'une jeune Dame que je dois toujours révéler. Et vous avez eu la  
bon-

bonté, Madame, dit-il à ma Grand-Mère, de me marquer de la manière la plus engageante, que Miss Byron a ajouté aux preuves sans nombre qu'elle m'a données de sa grandeur d'ame, un obligeant, & même un tendre intérêt pour le sort d'une Dame qui est la Miss Byron de l'Italie. Je ne demande point qu'on excuse la comparaison; mon cœur, Mademoiselle, se pique d'une sincérité, & d'une franchise égale à la vôtre...

Il n'est pas besoin d'excuses, Monsieur, dit ma Grand-Mère... Nous révérons tous Mademoiselle Clémentine; nous l'admirons.

Ma tante & moi avons l'air, je crois, d'approuver ce que disoit ma Grand-Mère: il nous témoigna à toutes trois sa satisfaction en se baisant. Il continua:

...Cependant dans une situation si particulière, quoique ce que j'ai à dire, puisse, je présume, être recueilli de ce que vous savez de mon histoire; & quoique je n'aie pas été découragé dans mon humble recherche de la faveur de Miss Byron, & de votre intercession auprès d'elle, Mesdames, toutefois il peut paroître nécessaire que je dise certaines choses sur l'état de mon cœur, pour satisfaire sa délicatesse & la vôtre; & je m'expliquerai avec toute la sincérité & la franchise que je crois nécessaires dans des traités de cette nature.

Je ne suis pas insensible aux charmes de la beauté. Mais la beauté de la figure seule n'a jamais eu de pouvoir que sur mes yeux: elle leur donne un plaisir pareil à celui qu'ils reçoivent des fleurs d'un beau parterre. Si mon cœur

n'avoit pas été hors de l'atteinte des charmes de la figure, & si j'avois été libre, Miss Byron au premier moment que je la vis, ( car sa beauté ne souffroit point de la désolation où elle étoit ) ne m'auroit point laissé d'autre choix ; mais quand j'eus l'honneur de converser avec elle, j'observai dans son ame, & dans sa conduite, cette vraie dignité, cette délicatesse, & cette noble franchise, que j'ai toujours regardées comme le caractère distinctif du sexe, mais que je n'ai jamais trouvées dans un pareil degré, que dans *une seule* Dame. Je trouvai bientôt que mon admiration pour ses belles qualités me conduiroit vraisemblablement à une passion plus douce & cependant plus irrésistible ; car je ne pouvois alors avoir aucune esperance raisonnable, ou du moins probable, par raport à la Dame étrangère. Cependant les circonstances entre elle & moi étoient telles, que je me croyois obligé, par l'étroite justice, d'attendre l'issue de certains événemens.

Je m'examinai donc moi-même, & je fus alarmé en trouvant que les graces de Miss Byron avoient pénétré si imperceptiblement mon cœur, qu'elles y avoient déjà fait des impressions trop profondes pour ma tranquillité. Je me déterminai donc, par honneur, par justice, envers les deux Dames, à travailler à reprimer une passion si nouvelle, & qui cependant devoit être vraisemblablement si vive.

J'avois des affaires en ville, pendant que Miss Byron étoit à la campagne avec mes sœurs. N'osant presque me fier à moi-même en sa présence, je me déterminai d'autant plus volon-

tiers

tiers à faire ces affaires par moi-même, quoique j'eusse pu en ménager quelques-unes aussi bien par d'autres mains. La compassion pour une Dame à cause de ses calamités, auroit pu, je le sentoïis, le céder à l'amour pour une autre, si ces calamités avoient pu finir. Et il ne m'étoit pas difficile de remarquer que mes sœurs & Lord L. qui ne savoient rien de ma situation, auroient préféré Miss Byron pour leur sœur à toute autre femme.

Quelquefois, je vous l'avouerai, par cette prévention, & cette vanité trop naturelles aux gens vifs, & ardens dans leurs esperances, j'étois disposé à me flatter que j'aurois pu, par *l'entremise de mes sœurs*, n'être pas *rebuté* par une Dame qui paroïssoit avoir le cœur entièrement libre. Mais je ne voulus pas me permettre de me livrer à de telles esperances. Chaque regard de complaisance, chaque sourire qui brilloit sur cette charmante physionomie, je l'attribuois à sa bonté naturelle, à la franchise de son cœur, & à ce caractère reconnoissant qui lui faisoit exagerer un service ordinaire que j'avois eu le bonheur de lui rendre. Quand même j'aurois été libre, je ne me ferois pas soucier de me priver moi-même, par une trop prompte déclaration, de ces graces encourageantes; car je savoïis bien par l'expérience des autres, que Miss Byron, en même tems que sa politesse, & la douceur de ses manières engageoient tous les cœurs, n'étoit pas aisée à gagner.

Mais, malgré tous mes efforts pour prévenir une concurrence qui avoit pris tant de racines dans mon cœur, je trouvai encore que mon

malaise croissoit avec ma tendresse pour Miss Byron. Il ne me restoit donc plus qu'une voie à tenter... C'étoit de fortifier mon cœur, en faveur de Clémentine par l'assistance de Miss Byron elle-même, en un mot d'informer Miss Byron de ma situation; d'engager sa générosité pour Clémentine, & de me priver moi-même par là de l'encouragement que mon cœur épris auroit pu esperer, si je m'étois livré au désir d'obtenir sa faveur. L'événement répondit à mon but, par raport au dernier article. La générosité de Miss Byron l'attacha à cette Dame; mais étoit-il possible que mes obligations envers elle pour cette générosité n'accrussent encore mon admiration?

Dans le tems que je lui exposai ma situation, (c'étoit dans le cabinet de Lord L. à Colnebrooke) elle vit mon émotion. Je ne pouvois la cacher. La façon brusque dont je la quittai dut la convaincre que mon cœur étoit trop engagé pour soutenir cette situation. Je priai le Docteur Bartlet de faire une promenade avec moi, esperant que ses conseils pourroient calmer le desordre de mes esprits. Il connoissoit l'état de mon cœur. Il savoit, au sujet des propositions que j'avois faites à la famille de Bologne, touchant la Religion & la résidence, (comme aussi je l'avois déclaré aux frères) que toutes les grandeurs mondaines n'auroient pu m'engager au commencement d'une poursuite à accorder les conditions auxquelles je consentois comme à un compromis avec cette Dame; car j'avois bien examiné à fond les inconvéniens auxquels est sujette une telle alliance; la Dame  
étant

étant si zélée dans sa Religion, le Confesseur qu'on devoit lui accorder également zélé; le zèle de faire des profelytes étant si fort, & regardé par les Catholiques Romains comme si méritoire; n'étant pas moi-même moins ferme dans ma Religion; je n'hésitai pas à décider, & je le dis au Docteur en confidence. „ que je serois beaucoup plus heureux en épousant la Dame Angloise, si on pouvoit l'engager à m'honorer du don de sa main, que je ne pourrois l'être avec Mademoiselle Clémentine, quand même on se soumettroit aux conditions que j'avois proposées; comme aussi je ne doutois pas que cette Dame ne fût aussi plus heureuse, si elle recouvroit la santé, avec un homme de son país, & de sa Religion.” Je lui avouai d'ailleurs, „ que je ne pouvois avoir aucune esperance de vaincre les oppositions des parens de Clémentine, & que je ne pouvois quelquefois penser qu'avec peine aux indignités que j'avois essuyées de la part de quelques-uns d'eux.”

En même tems que le Docteur déplorait les mauvais traitemens qu'avoit essuyés Clémentine par la méprise de ses parens, & par sa triste maladie, & qu'il l'admiroit pour tant d'excellentes qualités, je voyois qu'il adoroit presque Miss Byron. Il me dit son sentiment en conséquence. „ Mais voici le cas, Docteur, lui dis-je, ... j'ai eu l'honneur d'être lié avec Clémentine, avant que de connoître Miss Byron. Clémentine a un mérite infini: elle ne m'a pas refusé elle-même. Elle a consenti à accepter les conditions que j'offrois: elle a

„ même prié ses parens de les accepter. Elle  
 „ compte sur mon honneur, & sur ma tendresse  
 „ pour elle. Jusqu'à ce que j'aie eu le bonheur  
 „ de connoître Miss Byron, j'étois résolu d'at-  
 „ tendre sa guérison, ou sa délivrance; & Miss  
 „ Byron elle-même, si elle le savoit, me par-  
 „ donneroit-elle, les circonstances ne chan-  
 „ geant pas, si je changeois une résolution dont  
 „ Clémentine étoit si digne? Les traitemens  
 „ que cette pauvre Dame avoit essayé *à cause*  
 „ *de moi*, comme elle l'écrivoit une fois, (quoi-  
 „ que la modestie l'eut engagé à effacer ces  
 „ mots) avoient augmenté le desordre de son  
 „ esprit. Jusqu'à ce moment, elle souhaite en-  
 „ core de me voir. Pendant qu'il y a une pos-  
 „ sibilité, quoique sans vraisemblance, que je  
 „ sois l'humble instrument de la délivrance de  
 „ cette excellente fille, qui par elle-même mé-  
 „ rite toute ma considération & ma tendresse,  
 „ dois-je souhaïter d'engager le cœur de *l'éga-*  
 „ *lement* excellente Miss Byron, en supposant  
 „ que je fusse capable d'y réussir?... Pourrois-  
 „ je avoir le cœur content, si je l'essayois, &  
 „ que je réussisse? Et ne serois-je pas aussi in-  
 „ grat envers l'une que peu généreux envers  
 „ l'autre?... Le bonheur de Miss Byron ne  
 „ peut dépendre de moi. Elle sera nécessaire-  
 „ ment heureuse par le bonheur de celui qu'elle  
 „ choisira, qui qu'il soit.”  
 „ Nous nous taissons. Ma Grand-Mère & ma  
 „ tante sembloient se taire à dessein; je ne pou-  
 „ vois parler; il continua.

Vous ne saviez pas, chère Miss Byron, &  
 je ne voulois pas que vous fussiez les combats  
 que

que j'éprouvois au dedans de moi, quand je vous quittai pour aller dehors. Ma destinée étoit enveloppée dans le doute & l'incertitude. J'étois invité à partir. On désespéroit de la guérison du Seigneur Jeronymo : il souhaitoit de me voir, & ne désiroit que de vivre jusqu'à ce qu'il m'eût vu. On demandoit ma présence, comme un dernier effort pour le rétablissement de son illustre sœur. Vous-même, Mademoiselle, vous aplaudites à ma résolution de partir. Mais pour ne pas paroître souhaiter de vous engager en ma faveur, ce qui dans les circonstances où j'étois, auroit été une indignité envers les deux Dames, je vous laissai voir le desespoir où j'étois de vous appartenir jamais de plus près.

Je n'étois pas en état de prendre congé de vous dans les formes. Je partis. Le succès a suivi les doux & tendres traitemens que Clémentine a éprouvé de la part de ses parens. Les moyens employés pour la guérison de Jeronymo, ont été aussi couronnés du succès. Clémentine, après son rétablissement, brilla d'un plus grand éclat encore que jamais avant son dérangement. Tous ses parens consentirent à récompenser, par le don de la main de leur chère fille, celui qu'ils regardoient comme la seconde cause de leur bonheur. Je vous ayoué, Mesdames, que ce qui étoit auparavant honneur & compassion, devint alors admiration, & j'aurois été injuste envers une si excellente fille, si je ne pouvois dire, amour. Je me regardai dès lors comme l'époux de Clémentine. Cependant il auroit été étrange si le bien-être & le

le bonheur de Miss Byron n'eut pas été le second souhait de mon cœur. Je me réjouis alors de ce que , quoique desesperant d'un pareil événement à cause des articles de la Religion & de sa résidence, je n'avois pas pensé à demander à Miss Byron plus que son amitié; & je me dévouai tout entier à Clémentine... *Je l'avoué, Mesdame...* Et, après qu'elle se fut montrée dans l'épreuve aussi grande qu'un Ange, si j'avois pensé que je n'aurois pu lui donner mon cœur, j'aurois été également injuste & ingrat. Car, mes chères Dames, si vous connoissez toute son histoire, vous devez savoir qu'elle a été apellée à agir glorieusement, & qu'elle a répondu glorieusement à la vocation.

Il s'arrêta; nous nous taisions encore. Ma Grand-Mère & m'a Tante se regardoient. Mais leurs yeux, aussi bien que les miens, monroient leur sensibilité à plusieurs articles de son discours. Il continua baissant les yeux d'un air plein de graces, & d'abord en hésitant un peu.

Je sens, dit-il, que c'est de fort mauvaisé grace, qu'añant été *refusé* par Clémentine, comme je dois apeller cela en justice, quoique sur les plus nobles motifs, je viens m'offrir, & si-tôt après son refus, à une Dame aussi délicate que Miss Byron. J'aurois certainement agi d'une façon plus louable, par raport à mon caractère seulement, si j'avois donné du moins le tems ordinaire à cette espèce de veuvage. Mais les grandes ames, telles que les vôtres, & celles de Miss Byron, sont au dessus des formalités ordinaires, quand on ne néglige pas la décence. Par raport à moi, que fais-je d'autre, que de dé-  
cla-

clarer une passion qui, sans un obstacle qui est à présent levé, auroit été aussi ardente que jamais homme en ait connue? Le Docteur Bartlet m'a dit que vous, Mademoiselle, & mes sœurs avez vu les Lettres que je lui ai écrites d'Italie. Vous y avez vu, & dans celles que je vous ai laissées, Madame, dit-il à ma Grand-Mère, la fermeté de Clémentine dans la grande résolution qu'elle a prise. Dans celle-ci, ajouta-t-il en en tirant une de son sein, vous verrez que sans avoir reçu mes dernières Lettres, toute la famille me presse, pour donner un exemple à leur fille, de m'adresser à quelque Dame de mon pays. Cela me poussa, je puis dire, à accélérer l'offre que je vous fais humblement de mes vœux, Mademoiselle. Quelque précipitée que puisse paroître cette démarche, dans ma situation, n'auroit-on pas pu m'attribuer une négligence inexcusable, ou une indifférence apparente, comme si j'hésitois par rapport à la personne, si par égard pour de tristes & froides formalités, j'étois capable de différer la déclaration de mes sentimens pour Miss Byron? Et si vous pouvez, Mademoiselle, vous mettre au dessus de ces formalités, qui peut-être, si on les considère bien, paroîtront n'avoir qu'une vaine délicatesse, & que vous puissiez donner votre cœur & votre main à un homme qui a été embarrassé par ce que quelques-uns appelleroient un double amour, & sans le pouvoir éviter, vous le mettez par votre bonté, par votre générosité, dans une obligation, que tout son dévouement, & toute sa tendresse à l'avenir ne pourroient jamais acquiescer.

Il me remit alors la Lettre, avec la traduction. J'y ai déjà répondu, continua-t-il, & j'ai pris à mon ami que je m'étois actuellement adressé à une Dame digne d'être la sœur de Clémentine; & que je n'ai pas été rejeté. Il faut que votre bonté me mette en état (j'espère humblement qu'elle le voudra) de leur donner de plus fortes assurances de votre faveur. Ils ont la bonté de fonder sur mon bonheur, une partie du leur.

N'étant pas bien auparavant, je craignois plus d'une fois de tomber évanouie pendant qu'il parloit, quelque agréables que fussent ses discours, & quelque engageantes que fussent ses manières. Ma Grand-Mère & ma tante virent que je changeois de couleur, lorsqu'il s'adressa ainsi à moi en particulier à la fin de son discours. Toutes deux mirent leur main sur une des miennes, pendant que l'autre tenoit mon mouchoir, tantôt sur mes yeux, tantôt sur ma joue, pour cacher le changement de couleur, dont je m'apercevois.

Au moment qu'il finit de parler, il prit nos trois mains unies dans les deux siennes, & de l'air le plus respectueux & le plus gracieux, il les pressa toutes trois de ses lèvres, & la mienne deux fois. Je ne pouvois parler. Ma Grand-Mère, & ma tante, charmées, cependant les larmes aux yeux, se regardoient l'une l'autre, me regardoient, comme attendant chacune que l'autre parlât. Peut-être, (dit-il avec quelque émotion) ai-je trop occupé l'attention de Miss Byron dans cette première déclaration personnelle: je rejoindrai la compagnie. Demain j'aurai l'honneur de dîner avec vous. Nous différerons, pour ce soir, cet important sujet.

Miss

SIR CHARLES GRANDISON. III

Mifs Byron, je suppose, l'aimera mieux ainsi. Demain j'aurai l'honneur d'apprendre le resultat de votre délibération. En attendant puisse-je trouver un intercesseur dans chacun de ceux que j'ai eu le plaisir de voir aujourd'hui! Il faut que je me flatte de l'honneur de recevoir le cœur de Mifs Byron tout entier, aussi bien que de l'approbation de tous ses parens. Je ne puis paroître mériter ces biens à présent, mais ce fera la tâche de toute ma vie.

Il sortit avec une grace qui étoit toute à lui.

Dès qu'il fut sorti, ma Grand-Mère jetta ses bras autour du cou de sa Harriet, puis de ma tante; ensuite elle me félicita, & elles se félicitèrent l'une l'autre.

Nos cœurs souffrirent, en lisant la Lettre. Elle est du Seigneur Jeronimo: il presse votre frère de donner à sa sœur l'exemple qu'ils souhaitent si ardemment qu'elle suive. Je vous en envoie la traduction. Pauvre Clémentine! Sans avoir vu les dernières Lettres qu'il leur a écrites, elle paroît lassé de résister à leurs instances. Je ne vous dirai pas la moitié de ce que je pense dans cette occasion, puisque vous aurez la Lettre devant vous. Les dernières Lettres de votre frère ne seront pas favorables à cette pauvre Dame! Puis-je m'empêcher d'en avoir pitié? Elle en mérite d'autant plus que les perfections de votre frère brillent davantage à nos yeux.

Je priai ma tante de me dispenser de rejoindre la compagnie.

Sir Charles rejoignit ses amis, (ils le font tous) avec une vivacité dans son air & dans ses manières, qui charma tout le monde; pendant que

que le cœur de votre sotte Harriet ne lui permit pas de rentrer de tout le soir dans la compagnie. Il est vrai qu'il y manquoit le motif de sa présence; car au grand regret de tout le monde, il refusa de rester à souper. Mon oncle lui dit cependant... Quoi, Monsieur, vous préférez de souper à l'auberge? Mon oncle prétend que Sir Charles parut mécontent de ce qu'on souffroit qu'il y allât du tout. Mon oncle a le meilleur naturel du monde. Il cède quelquefois, sans être convaincu; & à chaque occasion qui semble appuyer son sentiment, nous sommes sûrs qu'il y reviendra.

J'aurai une occasion demain de grand matin. (Je devrois dire ce matin) de vous envoyer cette longue Lettre, par un voisin qui est obligé d'aller en poste à Londres.

Quand même je n'aurois pas eu cette agréable occupation, le sommeil, j'en suis sûre, n'auroit pas approché de moi. J'espère que votre frère peut dormir. Souvenez-vous que je prétens toujours renfermer ma chère Lady L. dans cette correspondance; les autres, avec discrétion. Mes deux chères Ladys, Adieu.

HARRIET BYRON.



L E T.